

---

# La ville moite

---

Une nouvelle de

Rabeh Sebaa

*Dans nos ténèbres il n'y a pas de  
place pour la Beauté.  
Toute la place est pour la Beauté.*

René Char

Il sortait souvent, un livre à la main et plein d'horizons dans le regard. Il descendait chaque matin les douze étages de l'immeuble, colonne de béton gris où se situe le trois pièces familial, courbant l'échine sous le poids de toutes les révoltes et de toutes les décrépitudes, pour aller à l'assaut des mots qu'il poursuivait comme un chasseur de papillons, émerveillé à chaque prise par les couleurs chatoyantes de chacun d'eux. Il les exhibait ensuite avec une fierté mêlée de délectation, en disant, le sourire en coin, que c'était sa dernière moisson de couleurs. Et que ces mots étaient la plus belle rosée des plus beaux matins du monde. Qui ne cessent de se lever.

Mais en ce matin d'acier, c'est lui qui devait être cueilli par trois laboureurs de l'apocalypse qui l'attendaient au pied de l'immeuble, les yeux chargés de projectiles.

En quelques instants, un brouhaha assourdissant s'empara des ruelles étroites et humides de ce quartier maussade où des pyramides d'ordures côtoient fièrement toutes sortes de colères et de désespoirs. Des cris et des hurlements fusèrent de tous les balcons qui croulaient sous le poids des draps et des couvertures encore tièdes des angoisses et des sueurs de la veille. D'interminables claquements de portes se firent entendre, comme pour ponctuer le rythme d'un ballet macabre. Et puis, soudainement, un silence opaque s'abattit avec fracas sur la ville qui, encore une fois, perdait un marcheur vers l'horizon. Une ville qui n'arrête pas de perdre une partie de sa chair et de sa mémoire.

Un voile gris planait lourdement encore au-dessus des têtes qui, dans un mouvement circulaire, guettaient l'enclos du cimetière tout en jetant un regard sur le petit groupe qui s'était dévoué pour le service funéraire. Quelques enfants

---

Printemps 1998

traînaient un seau d'eau en peinant, non loin du père et de l'oncle, du corps raidi par les agents du Molosse.

Quelques-uns de ses amis ne revenaient pas encore de leur stupeur et gardaient la bouche ouverte comme dans un cri figé. Un rictus torve où se mêlaient révolte sourde et résignation lasse.

Un peu à l'écart, mais fort visibles, quelques grappes serrées de jeunes femmes. Toutes en couleurs et en douleur. Les femmes ne sont généralement pas admises dans les cimetières musulmans. A cause de l'impureté de leur corps. Et de leur incarnation de la vie. Mais depuis l'assassinat des poètes et de tous ceux qui aiment, pensent ou doutent, la porte du cimetière leur est ouverte. En réalité, elles l'ont forcée. Décidées à repousser la menace jusque dans ses derniers retranchements. Jusqu'aux limites de la mort? Cette mort est maintenant collée à la peau de leur quotidien. Il la respire ou la sue. La nargue et l'affronte dans un élan de survie toute en vibrations. Emanations de toutes les promesses de tous les lendemains. Clairs.

Elles étaient toutes debout dans une dignité grave. Le regard impavide qu'elles arboraient donnait à leurs visages une clarté placide qui les faisait ressembler à des faisceaux de lumière.

Une voix pleine d'une admiration étonnée susurra à leur endroit: *"Les houriates sont déjà là avant que son corps ne soit mis en terre! C'est un très bon signe"*.

Dans un même mouvement, le reste du groupe dirigea son regard vers elles, comme pour puiser dans cette présence lumineuse l'apaisement et l'assurance qui font souvent défaut aux hommes dans ce pays.

Surprenant, au fond de son inquiétude, ce regard hagard fait de plusieurs yeux, l'une d'elles s'avança d'un pas décidé vers le groupe d'hommes et lança: "Nous voudrions que l'une d'entre nous puisse lui lire une lettre d'adieu. C'est une de ses étudiantes. Ce n'est pas une oraison funèbre. C'est juste une lettre d'adieu. Et d'espoir."

Cette demande insolite tomba sur le groupe comme une averse glacée. Des femmes au cimetière, c'est déjà une entorse aux coutumes séculaires, mais une femme qui y prend la parole devant des hommes!

Un désarroi impromptu s'empara de tous et, le regard fuyant, ils tournèrent la tête vers le groupe devenu compact qui s'affairait autour de la tombe. On apercevait de loin plusieurs mains ramasser de la terre ou des récipients d'eau et les diriger, dans un mouvement un peu anarchique, vers l'endroit où se serraient les coudes et les cœurs.

La fille regarda dans la même direction, continuant visiblement à attendre, impassible, une réponse à sa requête.

Alors, avec un soulagement apparent, le premier qui croisa ses yeux déterminés lui asséna, avec un enthousiasme qui contrastait avec le lieu et la circonstance: "C'est trop tard, il vient d'être confié à la terre!"

En guise de réponse à cette tranchante sentence, des youyous stridents firent voler en éclats la paroi tressée du silence opaque qui planait pesamment encore sur les têtes.